



LES TALENTS D'ANDRÉ GILL



ANDRÉ GILL est, pour le moment, rayé de la liste des vivants. Quelle lamentable chose que d'assister à l'éclipse d'une aussi merveilleuse intelligence !

Comme caricaturiste, Gill a été un Daumier romantique d'une ampleur sans égale. Il n'avait pas la profondeur de celui dont il se disait l'élève, de ce Daumier qui a vu l'humanité terrible et bouffonne ; Gill était plus plein de sérénité ; son pilori était moins vengeur.

Les célébrités qu'il clouait sous son crayon avaient cette consolation d'être *fixées* — le ridicule au cœur — dans une apothéose de lumière

et d'esprit : Gill regardait de haut et élevait les petits grands hommes jusqu'à sa gouaillerie, il voyait le côté satirique des choses avec une étonnante spontanéité.

Son crayon tombeur possédait au suprême degré le sentiment de la blague. Bien des gens moroses lui reprochaient ses écarts de ligne au point de vue académique. Qu'importe la science de M. Ingres quand il s'agit de souffleter ?

*
* *

Quelle vigueur il a déployée dans sa campagne anti-réactionnaire ! Toutes les semaines, deux ou trois capucins de carte s'étaient par terre, aux éclats de rire de la foule. Et si le ridicule tue en France, c'est épouvantable ce qu'il est mortel quand il est enveloppé d'esprit et d'art ! Il était l'Attila comique de la séquelle couronnée : il ravageait avec le rire !

Le côté charmant de ces plaisanteries peintes,

c'était la place qu'y occupaient la poésie et l'idylle. Vous souvenez-vous des petites Républiques couronnées d'épis, si naïves et si honnêtes ? — Dans ces tableaux de la guerre de 70 ou de la revanche de... il y avait toujours un coin de ciel, quelques fleurs ou des oiseaux qui chantaient l'espérance !

*
* *

Ouvrier populaire, Gill a travaillé à la démolition des vieilles réactions; les *visages livides* du 16 mai en savent quelque chose. Son pinceau a rendu des services signalés aux institutions républicaines.

Ses charges parlaient aux yeux dans les faubourgs, sur les boulevards, en province, à l'étranger; le passant emportait un souvenir ineffaçable de ses fantoches. Il a dessiné à peu près tous ses contemporains. Victor Hugo, M. Thiers et Gambetta ont leur histoire com-

plète dans le bagage peinturluré du caricaturiste. Gill était le serviteur du génie.

André Gill était généreux comme un grand seigneur — (ne s'appelait-il pas de son vrai nom le comte Gosset de Guines ?) Il pouvait être généreux ; en cela il n'imitait que la nature qui l'avait généreusement doué.

Peintre, poète, comédien, romancier, auteur dramatique, journaliste, danseur, musicien, il *jouait* de tous les arts. Malheureusement il n'était qu'un commenceur.

*
* *

Il commençait mille choses qu'il n'achevait pas. Et quel dommage ! Ses préludes débordaient d'inspiration. Manquait-il de souffle ? Non, ce qui lui manquait c'était cette toute petite chose sans laquelle on ne fait rien : l'esprit de suite. Lui qui avait tous les esprits, il n'avait pas celui-là. Un sot persévérant arrivera toujours avant un être supérieur qui hésite. Gill

était un hésitant — et un ambitieux. — La caricature, son instrument de fortune, ne lui suffisait pas, il désirait mieux : c'était la gloire du poète et du peintre qui l'attirait. Il préférait ciseler des sonnets, des poèmes très humains ou broser de grandes toiles, que camper un bonhomme sur du papier.

Quelques tableaux de Gill accusent des poussées de talent remarquables. Son idéal en peinture était Courbet, en prose, Vallès, en vers, Hugo; et ses écrits ont eu quelquefois une envergure rappelant ses maîtres.

*
* *

Contraste bizarre ! Ce garçon de quarante-trois ans, d'une force herculéenne, qui se promenait en dodelinant des épaules, un immense chapeau sur la tête, avait le cœur d'un adolescent. Sa fibre sensible était tout imprégnée d'une tendresse délicate ; et dans ses amours — qu'il a mis en vers — se répand un parfum de fleur

bleue effeuillée, moitié souriant, moitié pleurant, dans les bois de Clamart et de Bellevue.

Ce géant en large était un éphèbe pour le sentiment ; des femmes indignes étaient habillées de rêves par Gill, comme ces héroïnes d'outre-Manche par les poètes anglais.

Gill, comédien, ne disait pas *mieux* les vers, mais *autrement* que nos acteurs célèbres. Il y avait dans sa récitation je ne sais quoi de rythmique, de lyrique et de simple qui allait droit à l'âme. Il *vivait* les vers qu'il disait. Ses grands yeux bleus au regard profond s'illuminaient comme sous un rayon du soleil de l'art, et l'on écoutait, ravi, scandant de belles strophes, la voix chaude d'André Gill. Ajoutez à cela de longs cheveux qui encadraient à merveille cette physionomie bien jeune, un cou solide et aristocratique. Ce charmeur était vraiment beau !

La Muse à bibi — son volume de vers — est une œuvre originale. Il a *commencé* bien des romans, bien des nouvelles ; l'Odéon a joué sa

Corde au cou, et un soir, au théâtre de la Tour-d'Auvergne, la presse entière applaudit un drame de lui, *l'Etoile*, que jouait Jean Richepin, de satin blanc vêtu.

La vie de Gill ? Nourrir une armée d'artistes-gueux, semer sa fantaisie aux quatre vents du ciel, faire une dépense d'esprit comme un vrai Rothschild de la pensée ! Soudain ses prodigalités s'arrêtent : une main implacable vient faire la nuit dans ce cerveau lumineux... On baisse la rampe, la pièce est jouée !

Voyez-vous ! cet athlète était resté un enfant, et quand les enfants ont trop d'esprit...

Mais celui-là ressuscitera.

Oh ! oui, tu guériras, et tu nous reviendras, cher André... Nous te crions tous : « Au revoir ! »

